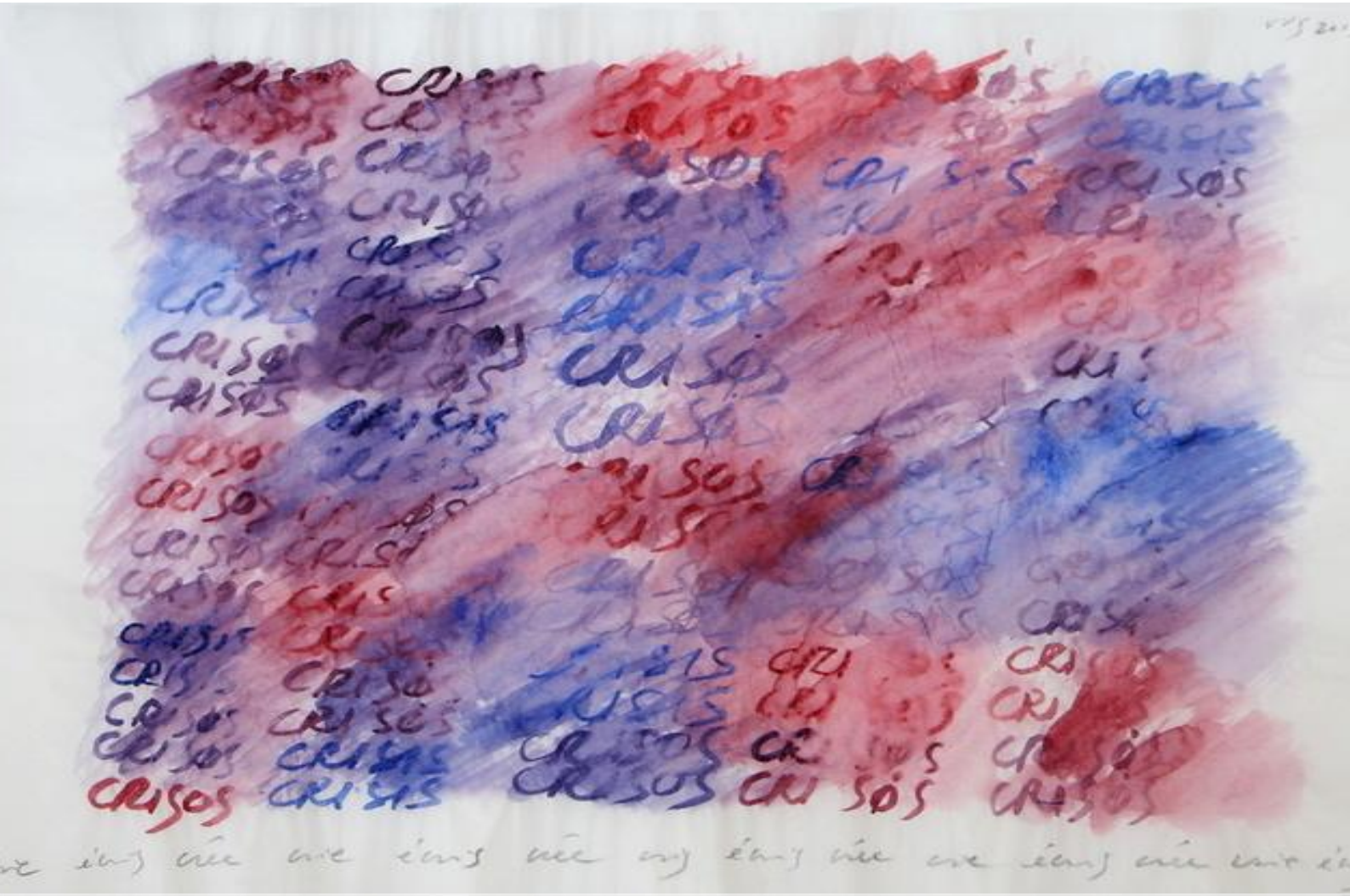
Bulletin Asreep-Nls # 7
Septembre 2015



Vivianne van Singer, 2015

« Moments de crise »
Et autres moments

Table des matières

Editorial
Dominique Martin

Congrès NLS à Genève
Résonances sur le XIII[e] congrès NLS « Moments de crise »

Miquel Bassols ..... *Le sujet mélancolique de la crise*
François Ansermet ..... *Temps zéro – ouverture*
Florencia Shanahan..... *Crisis and the new*
Anne Béraud..... *Crise, invention, cadence*
Anne Edan..... *La crise côté cour et côté jardin*
Lidia Sinka..... *Bibliocrise*
Anne Ansermet..... *Dessein, dessins*
Anna Aromi..... *Orage silencieux*
Yves Vanderveken ..... *De Genève à Dublin*

Séminaires Asreep-NLS
Travaux préparatoires au congrès « Moments de crise »

Marc-Antoine Antille..... *Y a-t-il une régulation de la crise économique ?*

Introduction à la psychanalyse

Beatriz Premazzi..... *Que veut dire avoir un corps parlant?*
Véronique Voruz..... *Savoir et réel : montée du corps sur le devant de la scène*

Atelier de criminologie lacanienne

René Raggenbass..... *Retours sur l'atelier de criminologie lacanienne 2014-2015 : la clinique/ la pratique confrontée à la récidive, à la répétition et à l'itération : impasses et constructions*

Séminaire sur le sinthome

Inma Guignard-Luz..... *Séminaire sur « le sinthome », S.XXIII, J. Lacan*

Cartels
Violaine Clément..... *La Suisse à l'heur des cartels*

Champ freudien
Ludovic Bornand..... *Groupe Cereda Suisse Max und Moritz: une année de travail et de rencontres*
& Frédéric Pacaud

Coin lecteur
Anne Edan..... *Lecture de « L'être et le genre » de Clothilde Leguil*
Carlo Delli Noci..... *L'inconcevable de la procréation : lecture de « La fabrication des enfants, un vertige technologique » de François Ansermet*
& Mathilde Morisod Harari

Photos du congrès

Editorial

Dominique Martin

Le XIIIe congrès NLS, « Moments de crise », ayant fait évènement pour notre communauté psychanalytique qui l'a accueilli cette année, il paraissait logique que ce numéro vienne condenser quelques résonances sur ce moment, à côté des autres temps forts qui ont marqué les travaux de l'Asreep-Nls en 2015.

Attese, 1959
Fontana

Beaucoup s'est déjà dit, écrit sur le congrès sans épuiser toutefois la richesse des interventions, ni le format original proposé, comme le reflètent les différentes contributions à ce bulletin. Fait innovant pour notre revue est que celles-ci ne sont pas seulement locales, mais font entendre la voix de membres d'autres sociétés, ce qui vient incarner un solide transfert à l'Ecole avec le vœu que cet élan se prolonge dans les prochaines éditions.

En couverture figure un tableau de Vivianne Van Singer, artiste plasticienne et enseignante aux Arts Appliqués de Genève. Dans une exploration singulière, celle-ci s'est saisie du signifiant « crise » pour le transposer, le nuancer, le décliner, le colorer et le transmuer dans une série de toiles dont Anne Ansermet retrace, dans son article, l'évolution et l'originalité. Celles-ci ont été exposées à l'occasion du congrès.

La première séquence du bulletin, consacrée aux échos du congrès, s'ouvre par une réflexion de Miquel Bassols sur « le sujet mélancolique et la crise », faisant suite à sa présentation au congrès sur les incidences de la crise économique, où il avait déplié la question de la dette dans ses effets paradoxaux de droit à la jouissance. Au croisement des divers textes cliniques, s'était dessinée l'ombre de la mélancolie comme forme de subjectivité contemporaine.

Dans son introduction au congrès, intitulée « Temps zéro », François Ansermet, donne les coordonnées de la crise comme moment de vacillement face à l'irruption d'un réel inédit venant faire entaille. Il met l'accent sur la temporalité de la crise, celle-ci constituant aussi une ouverture à partir de laquelle on peut s'élancer vers la vie d'une façon nouvelle.

Florencia Shanahan met le curseur sur la dimension de « nouveau » contenu dans le surgissement d'un réel qui vient faire question pour un sujet, une collectivité, une société ; un « nouveau » décanté par *la* crise qui n'existe pas, mais se décline au un par un.

Dans un style synthétique, Anne Béraud extrait quelques points marquants, comme l'objection du sujet aux calculs de la science, l'impossible du réel à être comptabilisé, les effets d'une crise chez Rousseau, l'absence de contigüité entre crise et fin d'analyse telle qu'en témoignent les AE.

L'entaille d'Anne Edan renvoie à la diversité des moments de crise et au temps logique : dans ses rapports plus ou moins serrés au traumatisme, à la surprise, à l'exil, à l'urgence, à l'acte. L'auteure condense quelques repères proposés par J. Lacan, J.A. Miller et d'autres pour penser la crise et pointe sa double valence de danger et d'opportunité. A charge du sujet d'en faire quelque chose, d'en sortir autre.

Lidia Sinka nous livre une réflexion sur le travail de collecte des citations mené par la commission. Elle reprend les successives mutations du signifiant « crise » et ses extensions au champ de l'Autre (psychiatrique, social, économique, etc.) et à celui de la psychanalyse.

Le propos d'Anna Aromi, l'un des cinq témoignages des AE, dont l'ensemble sera publié prochainement dans la revue Mental - s'oriente de la question : quel rapport entre la crise et la fin d'analyse ? Celle-ci est plutôt à situer du côté de l'issue à la crise : un saut dans l'inconnu, qui s'accompagne du consentement du sujet à se séparer de ce qui a donné consistance à la construction, puis à la traversée du fantasme. La fin d'analyse se présente comme un dénouement, un changement de rapport à la langue et au corps. Ce qui change est l'émergence d'une gaité, d'un allègement, d'« un plus de vie ».

Cette première séquence se boucle avec le texte d'Yves Vanderveken qui capture quelques points forts - notamment le style adopté qui a rompu avec l'*automaton* - tout en braquant le projecteur sur le prochain congrès de la NLS à Dublin dont le thème « signes discrets de la psychose ordinaire » annonce un désir de se recentrer sur « l'axe de la clinique analytique propre » à la lueur du dernier enseignement de Lacan. Autre lieu, autre style.

La seconde séquence est consacrée aux travaux de l'Asreep-Nls cette année. Elle s'ouvre par le texte de Marc-Antoine Antille qui donne un aperçu d'un sujet - celui de la crise économique - abordé dans le séminaire préparatoire organisé par Renato Seidl. Des rencontres pluridisciplinaires autour de quatre axes - crise dans la famille, crise de l'autorité, crise économique, croyances alimentaires – ont soutenu une réflexion sur le thème du congrès. En détail sur le site http://www.asreep-nls.ch/index.php/category/archives/

Pour rendre compte de l'implication de l'Asreep-Nls dans la formation et de son désir d'ouverture du champ de la psychanalyse lacanienne à de jeunes professionnels, vous découvrirez le texte de Beatriz Premazzi qui – avec Sofia Guaraguara - a mis en place un séminaire d'introduction à la psychanalyse autour de la question du « corps parlant », qui semble avoir titillé quelques oreilles ! Un fragment d'une conférence de Véronique Voruz donne une idée de l'orientation choisie pour aborder ce thème et ce qui s'en est dit.

Le travail de l'Atelier de criminologie se poursuit en 2015 sur la question de la récidive et de la répétition. René Raggenbass nous permet de saisir de façon claire et détaillée la richesse de ce travail pluridisciplinaire, solidement arrimé à l'enseignement de Lacan et qui restitue une clinique venant éclairer autrement cette difficile question : en y réintroduisant du sujet.

Inma Guignard-Luz, quant à elle, a soutenu une série de rencontres sur le séminaire XXIII « le sinthome » à partir de la question des effets de cette avancée théorique sur l'analyste, pour lui-même et dans sa pratique. Elle nous livre le fruit de sa décantation.

Pour les cartels, le billet de Violaine Clément donne un retour sur la journée qui y a été consacrée. Quant aux textes, ils peuvent être consultés sur le site : http://www.asreep-nls.ch/index.php/category/activites/

En ce qui concerne le Champ Freudien, Ludovic Bornand et Frédéric Pacaud parcourent le travail du groupe « Max et Moritz » orienté cette année, en appui sur le séminaire IV, par la question de l'interprétation dans la clinique avec l'enfant, thème des journées de l'Institut de l'enfant. Ce fût aussi l'occasion d'une réflexion préliminaire au congrès Pipol 7 sur « Victime ».

Et pour finir, le « coin lecteur », nouveauté du bulletin, ouvre un espace pour commenter un livre, un film, une actualité, un fait de société, etc. Alors, à vos plumes, si cela vous dit ! Et merci à Anne Edan, Carlo Delli Noci et Mathilde Morisod-Harari d'avoir inauguré ce mouvement en proposant leur point de vue sur deux ouvrages récents. A découvrir.

Le sujet mélancolique de la crise

Miquel Bassols

Une constatation que nous avons tirée à partir de quelques interventions dans le récent Congrès de la NLS à Genève sur « Moments de crise » est que le sujet de la crise actuelle apparaît très souvent dans la clinique avec des traits mélancoliques, voire même comme un sujet décidément mélancolisé, plongé dans sa propre hémorragie libidinale imparable.

Notre collègue grecque, Anna Pigkou, a remarqué ainsi que nous rencontrons « un nombre non négligeable de patients mélancoliques dans notre pratique quotidienne ». Du même, notre collègue d'Irlande, Joanne Conway, a signalé l'épidémie suicidaire qui hante les adolescents du temps de la crise du *Celtic Tiger* : « L'Irlande a maintenant l'un des plus hauts taux de suicide parmi les adolescents en Europe », avec un fait nouveau que ces actes suicidaires se succèdent « en groupe », signe d'une identification groupale à l'objet impossible à perdre.

La dette devient ainsi un concept « ambocepteur », comme l'a indiqué Reginald Blanchet dans le travail préparatoire du Congrès. C'est la dette économique qui hante les pays les plus plongés dans la crise, mais aussi la dette que le sujet doit symboliser dans son rapport au désir de l'Autre.

Une nouveauté dans l'économie moderne est que la dette, elle-même, devient un objet de transaction commerciale, un objet dont on peut tirer un bénéfice. C'est même l'invention de la machine financière moderne de commercialiser non seulement les services des biens et les marchandises, mais de commercialiser aussi la dette. C'est une sorte d'alchimie économique où l'on fait d'un moins, d'un manque, un plus, un objet qui peut être commercialisé. Mais c'est aussi, comme nous l'avons vu à partir de quelques vignettes cliniques, une alchimie libidinale où chaque sujet se trouve confronté à la question : comment faire d'un moins la cause d'un gain, d'une création ?

Remarquons un fait de structure où l'identification à l'objet impossible à symboliser comme objet perdu, séparé du sujet, semble corrélative d'une économie libidinale fondée sur une « gestion de la dette » qui pousse à la rendre impossible à payer. Ceci correspond à la définition de la dette symbolique par excellence, celle que la castration de l'Autre représente pour le sujet. C'est avec cet euphémisme « gestion de la dette » qu'on désigne aujourd'hui l'hémorragie économique qui hante les pays frappés de plein fouet par la crise.

Nous avons dit « corrélative ». Ceci ne veut pas dire un rapport de cause-effet, mais un signe de la rencontre, de la *tuché*, entre la singularité du sujet et la façon hémorragique du pousse-à-la-jouissance qui suppose cette nouvelle forme de l'impératif du surmoi demandant à ce sujet de jouir toujours davantage.

Toujours un peu plus signifie aussi qu'il n'y a jamais de perte possible, à moins que le sujet lui-même s'identifie à l'objet de cette perte impossible à symboliser.

Temps zéro – ouverture[1]

François Ansermet

Roi Lear. Piccolo Teatro, Strehler – rideau déchiré, Lucio Fontana

Lors du congrès, une série d'extraits de films - choisis par la commission « action cinéma » et allant de Godard à Viola – sont venus, comme discours, ponctuer les différentes déclinaisons de la crise dépliées par les intervenants. Certains sont insérés au fil du bulletin

Cliquer sur l'image pour visionner l'extrait

Comme dans cette entaille de Fontana, mise en scène par Strehler pour le roi Lear de Shakespeare, la crise fait coupure. Et c'est le roi Lear qui surgit, portant dans ses bras sa fille Cordélia, morte. Pour Fontana, l'infini passe à travers l'entaille. Ici la fente semble s'ouvrir sur le réel.

La crise peut se décliner de façon multiple. Il y a la crise qui fait effraction, sidère, pétrifie. Il y a la crise qui immobilise le temps, le rend infini, enclenche la répétition, jusqu'à la compulsion, jusqu'à l'addiction. Il y a la crise qui accélère le temps et fait perdre tous les repères. Il y a la crise suicidaire, avec le risque de sortir pour toujours du temps.

La crise, c'est un temps hors temps. Ce qui était n'est plus. Ce qui sera n'est pas encore. La crise, c'est un temps comme celui qui se joue dans la nouvelle d'Italo Calvino[2]. Le chasseur vient de décocher sa flèche sur un lion qui se précipite sur lui. L'arc est tout juste détendu. La flèche est déjà partie. Elle est au tiers de sa trajectoire. Le lion a déjà sauté, la gueule grande ouverte. On est dans une situation de totale incertitude. Le lion va-t-il être atteint par la flèche et retomber sur le sol, mort, prêt à être dévoré par les charognes ? Ou au contraire, la flèche ratera-t-elle sa cible et le lion plongera ses crocs dans la tête du chasseur, pour avaler d'un coup sa cervelle chaude ?

Ce temps zéro, c'est une suspension, une attente, dans l'incertitude absolue, cette tension de l'instant, entre le passé et le futur – un moment de crise où tout peut se renverser, dans un sens ou dans un autre. C'est une suspension, dans le noir de l'espace temps, dans une seconde, infinie, où tout est encore possible. Comme l'écrit Calvino : « En soi, cette seconde n'existe pas »[3].

Le temps zéro est un instant d'incertitude. On ne peut s'y soustraire.

On ne peut pas s'arrêter à ce temps zéro. C'est le moment décisif – le moment de crise !

---

[1] Texte d'introduction au Congrès NLS « Moments de crise », 9 & 10 mai 2015
[2] Italo Calvino, *Temps zéro*, Seuil, Paris, 1970
[3] Italo Calvino, *Temps zéro*, op.cit., p. 105

C’est le moment où nous sommes au début de ce congrès. Il faut se lancer, comme cette petite fille dans le film de Claire Simon qu’on met en exergue de notre congrès qui va débuter maintenant par la première séquence - notre congrès qui prend son envol, comme cette petite fille qui, après n’avoir pas osé, se lance soudain, sans savoir ce qui va s’en suivre… comme nous, elle ne peut le découvrir sans se lancer !

« Récréations » Claire Simon, 1993
Cliquer sur l’image pour visionner l’extrait

Crisis and the new

Florencia Shanahan

« Moments of Crisis », the Congress of the NLS, held in Geneva in May 2015, brought about that which is expected from crisis as it could be explored both in the preparatory work and at the Congress itself, namely, something of the new.

As Francois Ansermet put it early on in his presentation of the theme and the poster, a crisis is a «moment when the subject must play his hand with the real». For psychoanalysis of the Lacanian Orientation, nothing of the new may emerge unless something of the real is at stake. Thus, it implies a certain breaking up with repetition, with the comfort of the known, with the mirages of the same. It is not without a leap, as one of the short films screened wonderfully demonstrated.

Moments of crisis particular to the countries from where the members of the NLS come; moments of crisis singular to a subject who encountered an analyst or did not; moments of crisis in the institutions where psychoanalysis is made present not as a theory or a therapeutic model but as a new form of social bond, namely, a new discourse; a discourse whose foundation is an ethics in whose core the void that the slash reveals does not cease to palpitate.

Of particular interest were the moments where two assertions -pronounced in Paris last March on the occasion of the NLS Knotting Seminar towards the Congress- could be put the test both in the presentations of the AEs and in the clinical papers presented: the first one by Philippe La Sagna when he stated that « it is crisis that decides », dismantling the illusion of mastery with regards to the real; the second one by Eric Laurent which highlighted the importance of « transferential crises » in what would open up a way out of repetition. This concerns directly the question of the function of the analyst, his action and his presence.

The analytic act, as conceived by Lacan, has the structure of what this Congress elaborated as a « moment of crisis »: no subjective effect without a slash that opens up to the impossible for each subject.

The cry in and of crisis, who will respond to it? And how? The Congress was an opportunity to be taught, in many ways, that if psychoanalysis does not recoil before these questions, its response will be such only on condition of it being one by one. *The* crisis does not exist.

Crise, invention, cadence

Anne Béraud

Nous avons participé, en ce XIIIe congrès de la NLS, à une épopée à la cadence soutenue et aux exposés inventifs et incisifs. La délicatesse de l'accueil et l'impeccable organisation ont contribué à la réussite du congrès.

Une nouvelle formule, entièrement en plénière, qui a réuni une assistance de 450 personnes, a rompu avec l'*automaton* des congrès. Le Président de la NLS Yves Vanderveken, et François Ansermet, codirecteurs du congrès, tout en donnant une orientation très précise, et un cadre, notamment temporel, strict, ont laissé une grande liberté à chaque séquence, ce qui a ouvert à l'inventivité de chacun.

Des fragments de films finement choisis par la commission « action cinéma » scandaient les séquences. Fait remarquable, ni illustratif, ni intermède, ce discours cinématographique faisait partie du congrès.

Yves Vanderveken a mis l'accent sur les réseaux sociaux comme entailles dans le statut de l'Autre, ce qui produit une mutation du statut même du savoir. Le savoir se désincarne de l'Un de l'exception pour se loger désormais chez tous, en réseaux, de façon horizontale.

François Ansermet, à partir de l'entaille de Fontana qui a servi à l'affiche du congrès, a insisté sur la coupure et donc le rapport au temps. La crise est un temps hors temps, ce qui était n'est plus, et ce qui sera n'est pas encore, une tension de l'instant.

Deux séquences solos ont balisé le congrès : *cartes blanches* à Miquel Bassols, puis à Lilia Mahjoub. C'est sous le titre « Crise et transfert » que Lilia Mahjoub est intervenue. Miquel Bassols, sous le titre « Incidences cliniques de la crise financière », a traité de la gestion de la perte et de la *dette*, autre signifiant maître d'aujourd'hui. Si une perte de jouissance est comptée d'un côté comme une dette, un gain de jouissance sera compté de l'autre côté. Un grand maître de la comptabilisation, au lieu de l'Autre, comptabilise la dette et la jouissance.

À partir du film de Jules Dassin « Jamais le dimanche », exemple repris de Lacan dans le *Séminaire VII L'éthique de la psychanalyse*, démonstration est faite de cette comptabilisation du prix de la satisfaction du sujet par la caisse enregistreuse. Quand le Plus-de-jouir apparaît, la crise se déclenche.

L'échec du marché résonne avec l'échec du principe de plaisir. La loi du marché, de l'offre et de la demande, ne donne pas sa valeur d'échange et de jouissance aux choses, mais c'est plutôt la confiance en l'Autre qui garantit la régulation comme point d'appui qui soutient cette réalité.

Charles Kleiber (ministre de la formation et de la recherche en Suisse) et Éric Laurent ont échangé sur « Des crises dans la science ». C. Kleiber a plutôt accentué la crise provoquée par la science dans des champs qui lui sont connexes ; alors qu'É. Laurent a situé la crise dans les rapports de la science et de la psychanalyse, rappelant que le sujet est rebelle aux calculs, comme le réel impossible à calculer, du point de vue de la psychanalyse.

Les entailles préparées à deux (M.-C. Aguirre et M.-H. Brousse, A. Béraud et D. Holvoet, F. Shanahan et A. Lysy) ponctuaient des séquences plus longues, dans un style d'impromptus, pour traiter de cas ou de sujets brûlants d'actualité, sur un ton vif et parfois drôle.

Cinq séquences originales avec de multiples intervenants venus des quatre coins de la NLS, construites chacune différemment, n'ont cessé de nous surprendre. Sur des sujets touchant la crise, aussi variés que « Incidences cliniques de la crise financière » où six psychanalystes ont témoigné de ses effets dans leurs pays respectifs ; « De la crise au symptôme par le transfert » ; « Crise et acte, acte et crise » ; « Crise et jouissance » ; « Crise, adolescences et addictions » ; chaque table avait minutieusement préparé sa séquence, orchestrée de façon remarquable par les animateurs.

Alain Grosrichard nous a régalés d'une promenade dans le contexte et les conséquences d'une réponse de Jean-Jacques Rousseau, en 1749, à la question : « Est-ce que le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou épurer les mœurs ? » La réponse négative de Rousseau à la question entraînera « Jean-Jacques entre deux morts », dans une crise avec événements de corps et hallucinations. Jacques-Alain Miller a rebondi sur les propos d'Alain Grosrichard, découvrant le cas Rousseau au-delà de la beauté de sa langue.

Didier Cremniter fut interviewé à propos de ses interventions en situations de crises, notamment après les attentats de Charlie Hebdo où il fut l'un des premiers sur les lieux.

Et pour finir, une séquence d'AE sur « Crise et fin de cure » où six AE (S. Castellano, D. Lacadée, M.-H. Blancard, B. de Halleux, A. Aromi, et enfin Jérôme Lecaux qui intervenait à ce titre pour la première fois) ont témoigné, un par un, du fait que pour eux la crise ne s'était pas située à la fin de la cure. Aucun des AE, pas plus que Gil Caroz qui animait la séquence, n'avait lu le texte des autres, ce qui donna une certaine fraîcheur au ton de l'échange.

Ce congrès mémorable a ponctué et conclu une année de travail sur « Moments de crise » dans nos différents groupes de la NLS. Maintenant, en route pour Dublin !

La crise côté cour et côté jardin

Anne Edan

« Il avait pris au sérieux des mots sans importance et était devenu très malheureux », A. St-Exupéry

Pour le XIIIe congrès de la NLS, son titre « moments de crise » a orienté le travail, l'élaboration de la pratique, la construction des cas proposés.

Le « moment » nous renvoie au « temps logique et l'assertion de certitude anticipée » tel que Jacques Lacan l'a décrit en 1945 : « L'instant du regard, le temps pour comprendre, le moment de conclure ». Le choix qui s'est arrêté sur le moment plutôt que sur le temps ou sur l'instant nous inscrit à la fois dans l'éphémère, le court, la ponctuation, mais aussi du côté de la hâte de conclure, de la quête d'une « certitude anticipée ».

Le pluriel « moments » souligne, quant à lui, tant le champ des possibles que la répétition. Pluralité et diversité des moments, le ton est donné pour approcher ce signifiant contemporain qui n'est pas de la psychanalyse : la crise.

La déclinaison offerte par les différents travaux exposés pendant ce weekend nous rappelle cette pluralité et cette diversité des moments : moments de crise, moments de bascule, moments de rupture, moments d'exil, moments de surprise, moments d'effroi…

Jacques-Alain Miller définit la crise au sens psychanalytique comme le « moment » où « le discours, les mots, les chiffres, les rites, la routine, tout l'appareil symbolique s'avèrent soudain impuissants à tempérer un réel qui n'en fait qu'à sa tête. Une crise, c'est le réel déchainé, impossible à maîtriser ». Yves Vanderveken nous rappelle dans *Work in Progress One* que si elle n'est pas un concept psychanalytique, « le thème de la crise intéresse le psychanalyste au plus haut point ». Il nous rappelle cette formule de Lacan « le psychanalyste est ami de la crise ». Cette dimension amicale paraît condensée dans l'idéogramme chinois qui la définit et qui associe l'idée de danger et d'opportunité.

Crise et psychanalyse, danger et opportunité, amis à plus d'un titre.

D'abord, parce que sans crise, sans l'expérience que « quelque chose ne va pas », nous déséquilibre, nous fait vaciller, il n'y a pas de demande. Au commencement de la demande est la nécessité de chercher une réponse.

Derrière cette nécessité, il y a le traumatique, l'effraction, l'effroi. Cette nécessité est bien ce qui permet au sujet et parfois le condamne à inventer « autre chose ». Elle fait nécessité pour la rencontre avec l'analyste.

Et la rencontre avec l'analyste, celui qui prend la suite de la crise, peut à l'occasion accompagner le sujet vers « l'invention et le nouveau » (Gil Caroz). Cela nous amène à chercher les composantes qui peuvent associer crise et psychanalyse, les points de rencontres possibles.

Le point relayé par Gil Caroz est qu'il existe une proximité entre psychanalyse et crise qui s'articule autour de la dimension de l'urgence et de l'acte, « deux conditions pour qu'une création soit possible, pour qu'il y ait modification de position chez le sujet, pour qu'après, ce ne soit plus comme avant ». Cette urgence subjective qui réclame un acte apaisant, qui inquiète le clinicien du risque de

passage à l'acte, qui peut représenter un véritable court-circuit, justifiant de situer la crise du côté du moment de conclure, sans prendre le temps pour comprendre …

Au-delà du temps, de l'urgence et de l'acte, un autre nœud mêle crise et psychanalyse : la quête de vérité et l'irruption de la jouissance. La vérité comme la petite sœur de la jouissance. La quête avouée de vérité bien présente dans les situations comme dissimulant une part encore inconnue, énigmatique de la jouissance du sujet, à laquelle le psychanalyste va se montrer attentif, à laquelle il va réserver une place dans ce qu'il entend du sujet et dans ce qu'à l'occasion il cherchera à lui faire entendre.

François Ansermet met en série coupure, temps et attente comme les « composantes de la crise ». Il décline cette série comme autant de couperets du côté de la décompensation, ébranlement, vacillation, passages à l'acte. Et autant d'opportunité du côté de l'ouverture, d'une autre scène découverte, d'un inédit qu'il s'agit d'apprivoiser, d'une invention à couver, d'une maïeutique possible.

Le temps dans notre congrès, condensé en divers moments, différents plan-séquence même, nous a offerts quelques scènes incarnées. Le parti pris d'une séance plénière unique et son exigence, ce qu'elle convoquait de ponctualité, d'être là, bien présent, à l'écoute et les yeux grand ouverts par les illustrations cinématographiques, nous a permis d'assister aux présentations, conversations, témoignages et discours de la psychanalyse à l'épreuve des autres discours.

Le rythme soutenu, décidé et assumé comme court, rapide, cinglant, sur le modèle des entailles de Lucio Fontana ont enchainé les flashs, les instantanés ou si nous souhaitons rester logique, les « momentanés ».

Soixante personnes ont été invitées à se succéder à la tribune. Soixante amis de la psychanalyse ont reçu ce viatique de l'intervenant, qu'il a fallu interpréter, chacun dans son style :

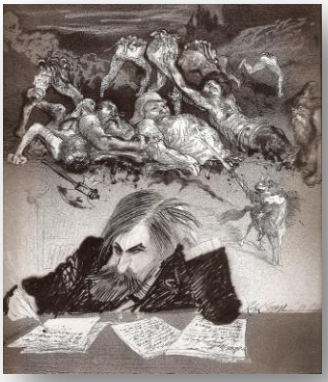
Soyez sérieux : soyez détendu.
Ne pas chercher à en faire trop ; Faites juste.
BE YOU – du moins, si ça convient !

D'une telle ambition, d'une telle exigence, il fallait bien que cela suive en coulisse ! Le pari tout autant particulier dans ce congrès a été de penser la forme de l'accueil, d'y apporter une délicatesse, un sérieux et un plaisir authentique pour témoigner que le côté cour valait tout autant de détours que le côté jardin. Parce que c'est aussi de cela, au-delà de la nécessité, que sont faites les rencontres, c'est la dimension désirante incarnée qui permet de faire naître le désir d'en savoir un peu plus de ce que nous enseigne la psychanalyse.

Bibliocrise

Lidia Sinka

Des 200 citations qui nous sont parvenues des membres de l'équipe de la commission de citation (Andrea Castillo, Jean-Christophe Contini, Daniela Dighero, Pablo Reyes, Patricia Wartelle, Sophia Guaraguara et Lidia Sinka), nous en avons choisi une quarantaine. Notre lecteur, Alexandre Stevens, en a retenu 16, et finalement il en est paru 11 dans la brochure d'accueil du XIIIe congrès de la NLS.



Freud par Ralph Steadman

En parcourant ces extraits issus de l'œuvre de Sigmund Freud, Jacques Lacan et des travaux de Jacques-Alain Miller, Eric Laurent, Francois Ansermet et Marie-Hélène Brousse, cela m'a donné envie de partager autour de l'évolution du terme « crise » à travers ces textes. J'aimerais tout d'abord préciser que nous n'avons certainement pas parcouru la totalité des écrits des auteurs susmentionnés, mais je crois que le corpus recueilli donne la possibilité de réfléchir. Il est aussi important de mentionner que nous avons pris le parti de prendre l'idée de la bibliographie au pied de la lettre et de ne retenir que les citations contenant le mot « crise ».

Premièrement, je propose un petit rappel sur l'évolution du mot, en reprenant le texte de Gil Caroz, introduisant le congrès, qui a précisé que « ce signifiant a été adopté par la médecine depuis le temps d'Hippocrate pour désigner une phase de la maladie, où les symptômes se manifestent d'une façon violente. Plus tard, le terme « crise » a trouvé tout naturellement sa place dans la psychiatrie, et s'est infiltré avec facilité dans les dimensions de l'Autre que nous appelons le politique, le social, l'économie, l'histoire et la morale. Aujourd'hui ce signifiant fait partie de la langue commune ». A noter que selon le CNRTL (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales) le mot crise a déjà été utilisé en référence aux « choses morales » au-delà de « l'accès psychologique à des manifestations violentes » au XVIIe siècle. Au XVIIIe, dans les écrits de Jean-Jacques Rousseau ce terme a été utilisé dans un contexte politique, et dès le début du XIXe siècle, on parle de « crise politique », « crise financière » et « crise commerciale ».

Pourtant dans l'œuvre de Freud, nous ne trouvons le signifiant « crise » presqu'exclusivement dans le contexte sémiologique psychiatrique, c'est-à-dire pour nommer les symptômes du patient en question dans le texte (crise d'angoisse, crise d'hystérie, etc.).

C'est Lacan qui élargira l'utilisation de ce terme. La crise apparaît chez lui d'abord dans les « Complexes familiaux » (1938) pour qualifier des étapes clés du développement psychique de l'individu. Dans les séminaires sur la psychose, sur l'éthique et sur l'angoisse, la « crise » foisonne, aussi d'une part en dépliant des cas en crise (notamment celui du président Schreber ou de Dora), mais aussi pour évoquer la crise morale ou éthique. Dans les années 60, Lacan traite la « crise de la vérité », la « crise de la raison scientifique », la « crise du sujet », la « crise dans l'analyse », la « crise du surmoi ». Ainsi la « crise » sert à théoriser des phénomènes psychiques du sujet et des phénomènes liés à l'Autre. Dans les années 70, il s'agit de la « crise politique », de la « crise de la psychanalyse », de la « crise dans le discours analytique », donc la crise demeure chez l'Autre.

Après Jacques Lacan, à partir des années 80, la « crise » apparaît de plus en plus souvent dans les textes et surtout en référence à la dimension de l'Autre. En 1990, c'est la « crise de l'école ».

Est-ce que l'apparition de plus en plus répandue du terme « crise » dans les textes psychanalytiques correspondrait à des phénomènes sociologiques préoccupant davantage les psychanalystes « hypermodernes » (cf. hypermodernité dans le texte d'introduction de Gil Caroz) ou tout simplement s'agirait-il d'une évolution du langage? Comment Freud, assistant à de grandes périodes de crise, s'intéressant aux phénomènes de la société, comme en témoignent certains de ces écrits, a-t-il pu se passer de l'utilisation de ce signifiant? Un exercice intéressant serait de rechercher sa manière de s'exprimer à propos de la crise. Le « malaise » freudien serait-il devenu la « crise » lacanienne?

Dessein, dessins...

Anne Ansermet

« Crisis » est le nom d'une série de neuf dessins créés spécialement par Viviane Van Singer, artiste plasticienne genevoise, pour le colloque « Moments de crise ». L'ensemble commence par un premier dessin sur lequel le mot « crisis » se répète dans une écriture à la main. Fragile le mot se glisse et se reporte d'un tableau à l'autre comme un appel, sur papier de soie légèrement froissé. « Crisis » devient peu à peu « Crisos » dont le O est barré, comme un sujet barré, et qui disparaît pour se loger dans un cri, un « SOS » qui se répète. Chaque dessin ouvre à une autre dimension. Au fil de leur apparition surgissent les mots « écris », « crée », « créer » qui viennent recouvrir les mots « crise », « cri », « crier », « SOS », comme si la crise devait s'écrire et qu'en s'écrivant, elle pouvait trouver une nouvelle dimension, un nouvel espace, pour se loger, et créer ce quelque chose à découvrir, à recouvrir. On passe d'un univers de papier de soie presque noir / blanc pour entrer dans la couleur: du bleu, du rouge qui se mélangent pour prendre des nuances violet autour des rouges et des bleus.

Un autre univers s'est ouvert dans lequel les mots se fondent, se confondent et s'effacent. Tout se répète jusqu'à disparaître pour laisser une place à du nouveau.

Cliquer sur l'image pour l'agrandir

Juste après

Dans sa dernière exposition « Réflexions/ Projections/ Objections », en juin 2015, on pourrait dire de l'univers pictural de l'artiste qu'il est fait de reflets, de miroirs, de jeux de lumière lesquels diffusent la couleur des œuvres en verre. Nous voilà alors au cœur de ce qu'est la peinture qui convoque formes - couleurs - lumières. Viviane Van Singer, par exemple, colore des miroirs dont les reflets évoquent les vagues comme dans « les flaques d'eau du lac Léman », dans lesquelles les différents bleus changent avec les mouvements de la lumière ambiante, où se reflètent en même temps d'autres œuvres.

Dès l'entrée, trois grands yeux vous regardent, le dernier n'est plus que pupille aux reflets noirs ébène, comme si le regard, subitement, s'inversait.

Plus loin de grands miroirs jaunes, oranges, bleus, verts, dans lesquels apparaissent le ballet des visiteurs comme une ombre furtive prise au piège de ces miroirs colorés.

Accrochés au mur, une traduction de la « Descente de Croix » de Pontormo. Une interprétation d'aujourd'hui qui redit l'émotion provoquée par cette œuvre. Viviane Van Singer a repris et placé dans l'espace les points nodaux de l'œuvre de Pontormo. Chacun de ces points est ainsi formé d'un cercle en verre divisé en deux parties qui reprennent les couleurs voulues par Pontormo dans la fresque.

Plus loin, sur votre chemin, vous retrouverez votre silhouette dans quatre miroirs aux tons clairs sur lesquels vous lirez en passant les formules suivantes qui se déroulent comme dans un prompteur :

« Tutto tuo padre tutto tuo padre ».... « Tutto tua madre tutto tua madre ».... « Tutta tua madre tutta tua madre ».... « Tutta tua padre tutta tua padre » ....

Orage silencieux

Anna Aromí
Traduction: Eduardo Scarone

Certains orages passent silencieux, comme ces feux souterrains qui avancent sous la terre.

Si la fin de l'analyse ne m'avait pas tant enthousiasmée, je m'en serais aperçue plus tôt. Mais j'étais dans la lune, dans la lune de miel de la passe.

Peu à peu, j'ai remarqué quelques signes: je n'aimais plus lire comme avant, je m'ennuyais dans certaines conversations, je ne supportais plus les propos prétentieux…

Il se passait quelque chose !

J'y reconnaissais un rejet. Le rejet du savoir quand il ne vient pas toucher, griffer, un réel, et pire encore, quand il ne le pretend même pas. La semblantisation du savoir m'était devenue insupportable. Dans ma vie quotidienne comme dans la psychanalyse.

Ce rejet me mettait mal à l'aise.

Tout d'abord parce que le rejet est le contraire de ce qu'on attend du produit d'une psychanalyse.
Puis parce que rejeter le semblant met tant à l'écart de tout collectif que de l'École, qui se soutient des liens qui sont aussi des semblants.
Ensuite parce le semblant est une condition de la fonction du transfert.

A la fin de l'analyse il n'y a eu ni tsunami, ni tonnerres, ni orages, mais plutôt un incendie souterrain qui avançait.

La fin de l'analyse et la passe confirment l'érosion, la corrosion du savoir. L'analyse, qui débute avec un « dites n'importe quoi, ce sera merveilleux », consiste à faire un tour derrière toutes ces merveilles afin de se confronter avec ce qu'il y a, et surtout, avec ce qu'il n'y a pas.

L'analyse procède du savoir pour pouvoir aller vers ce point qui toujours échappe. Ce qui échappe est le produit de la coupure, de la morsure, d'un bout de réel. Ce qu'il en reste est le produit de

l'invention. Et quand on a éprouvé cette possibilité d'invention, de création, les autres savoirs pâlissent, deviennent décolorés, insipides.

Voilà pourquoi le savoir qui nous concerne s'élabore aux bords de la passe.

Dans mon expérience la passe s'est faite de signifiants frais. Ils suintaient, laissaient s'écouler la libido des signifiants fraîchement coupée de la pulsion, si j'ose m'exprimer ainsi.

Cette libido, qui passe dans le témoignage, résonne aussi dans d'autres corps.

Le non résorbable de la psychanalyse est le fait qu'après avoir vérifié la vacuité du semblant, sa faiblesse, voire même avoir rêvé pouvoir s'en passer. Paradoxalement, c'est le moment de le reprendre !

Après avoir saisi le rien dans les coulisses du langage, se présente un vouloir installer à nouveau le scénario, c'est-à-dire croire à nouveau au « dites, dites, ce sera merveilleux »… Au moins que ça le sera pour un autre, analysant.

Pour Lacan c'est le pari de la passe : qu'un AE dise quelque chose sur ce moment électif, sur le pourquoi singulier sur lequel s'appuie son désir de psychanalyste.

Dans mon cas reste une « authenticité » dont je ne me suis pas libérée. Comme je le dis souvent « ça va avec la bête ». Cette authenticité s'impose à moi à la fois comme une jouissance et comme une limite, car là où je ne peux pas croire, il m'est très difficile de rester.

Il ne me suffit pas d'installer la scène pour que d'autres y croient. Il m'est fondamental de croire, au moins partiellement, à ce que je fais.

C'est ma peine, ma condamnation. Une condamnation assumée.

Chers amis, chers condamnés, je suis très heureuse d'être en si bonne compagnie.

De Genève à Dublin

Yves Vanderveken

Au mois de mai dernier, le rideau est tombé sur le XIIIème Congrès de la *New Lacanian School*. Genève fut son lieu, et le temps – comme par nécessité – son thème.

Plus précisément, le temps là où dans son écoulement routinier, son *automaton*, se produit une rupture, une *Tuche*. Bon-heur ou mal-heur. Un *Moment de crise,* où les semblants se trouvent dépassés dans leur vérité et par conséquent un ré-ordonnancement de ceux-ci convoqués.

Le congrès sut épouser ce temps. Celui de son époque d'abord - que Lacan conseillait au psychanalyste de savoir rejoindre.

Il constitua le point d'orgue et de capiton d'un travail de recensement d'une année dans l'ensemble des différents lieux géographiques de la NLS. Chacun s'est reconnu dans ce signifiant *crise.* Il concerne dorénavant l'ensemble des champs des discours et des savoirs. Le savoir, dont le statut se trouve maintenant largement entamé de ne plus devoir en passer par un Autre incarné pour l'en extraire, est maintenant disponible en réseau et surtout affranchi des lieux établis. Si ceux-ci ne sont dorénavant plus appréhendés que comme autant de figures de l'Autre méchant, complotiste et trompeur, d'être encore soumis à la logique d'une hiérarchie verticale rejetée, s'y fait également jour l'époque d'une liberté créatrice et d'un accès démocratisé aux savoirs comme jamais auparavant.

Le congrès fut l'occasion d'isoler la crise comme signifiant-maître d'une époque en transition, qui se trouve encore en mal de produire les nouveaux signifiants-maître qui ne manqueront pas de finir par s'imposer.

Il isola le mode de jouir d'une époque tout acquise à la déconstruction de ses semblants et à la promotion du dénudement toujours plus avancé de son plus-de-jouir. C'est là que le sujet trouve dorénavant, et revendique désormais, son identité. C'est le temps d'une liberté peut-être jamais rencontrée, du moins supposée, dans le rapport au Maître, mais qui se paie aussi en effet-retour d'un devenir toujours plus esclave de la répétition fixatrice de sa jouissance et de sa vaine tentative de comptabilisation. D'où l'ennui généralisé et l'errance des laissés-pour-compte, qui cherchent, dans ces mêmes coordonnées de la pulsion mise à nu par ses célibataires, à rhabiller cela d'un retour toujours plus forcené à l'Un qui pallierait le sexuel, qui ne cesse plus lui de réitérer son non-rapport. Avec l'angoisse comme seul indice d'un réel qui ne trompe pas, à l'époque du *fake* généralisé.

C'est la crise - nous dirions, le réel - qui décide. Le congrès permit de voir et de déplier la proximité de la psychanalyse avec les coordonnées de ce réel déchaîné et hors-loi. Elle le rencontre sous ses formes différentes, qui toujours s'indexent de la fonction du symptôme - ce que le sujet a souvent de plus réel. Elle en propose surtout un traitement subversif. À l'encontre du non-dupe, c'est à se faire dupe d'un réel - le sien, à nul autre pareil et serré tout au long de la cure - qu'un savoir-y-faire a chance de se construire dans son rapport avec lui. Savoir-y-faire qui ne parie et ne se supporte ni des identifications qui écrasent la singularité, ni sur le déni de ce réel impossible à supporter.

Le congrès sut aussi épouser ce temps, dans sa forme et son déroulement-même. Donnant corps *in vivo* à la temporalité des *Tagli* de Lucio Fontana qui lui donnèrent son *la.* Il fut ainsi reçu comme scansion dans la série des congrès de la NLS. Il fut dit par après que la NLS entrait dans un autre temps de son histoire et qu'elle ne serait plus comme avant. C'est ce qui restera à démontrer.

Le prochain congrès de la NLS s'annonce d'ores et déjà dans une dimension nouvelle et de rupture également. Il n'entrera pas dans un nouvel *automaton*. Il s'inscrira à la fois dans une ligne de

continuité avec Genève, marquant dans le même temps un recentrement sur l'axe de la clinique analytique propre. Au temps de la crise, de l'effervescence et de l'interprétation du monde qui est attendue de la psychanalyse, succédera une année entière de recherche et de recension clinique pour l'ensemble de la NLS. Si c'est dans les signifiants de l'Autre que le sujet trouve les coordonnées de son inconscient, il s'agira après Genève d'en mesurer les incidences. À l'heure où les grands discours ont perdu de leur empan, la clinique en subit les effets. Le tranchant de nos catégories cliniques demande dès lors à être encore et toujours précisé.

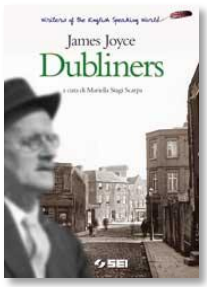
Création extraite du « dernier enseignement de Lacan », le syntagme *psychose ordinaire* répond à cette exigence. Il indique bien une distinction claire avec la névrose et le range tout aussi clairement dans le champ de la psychose - même s'il s'en distingue par son *ordinarisation*. Mais qu'est-ce que cela veut dire et en quoi cela répond-il précisément aux nouvelles coordonnées de l'Autre ? C'est ce qui sera mis à l'étude de la NLS : un travail de recensement de la clinique. Plus précisément - c'est le secret - c'est d'une invitation à son dépassement qu'il s'agira. Cela se fera sous le signe de la précision et de la finesse requise, qui seules permettent de s'y repérer dans la clinique analytique - celle que nous rencontrons dans nos cabinets de psychanalyse, voire nos centres de consultation ou institutions.

Le titre en sera : « Signes discrets dans les psychoses ordinaires. Clinique et traitement. »

La non moindre des nouveautés sera aussi qu'il se déroulera à Dublin les 2 et 3 juillet 2016.

Le lien que la psychanalyse lacanienne entretient avec Dublin et l'Irlande n'est pas à démontrer. Ce sera un événement pour notre École. Un défi aussi. Déjà nous y trouvons source d'inspiration.

Mr James Duffy, par exemple - un des *Dublinois* joyciens. À l'instar d'Hamlet qui n'est pas un cas clinique, comme le dit Lacan, mais la structure même des questions névrotiques, il n'est pas sans nous adresser tout son intérêt. Si nous y retrouvons un trait clinique commun - la mise à mal par la rencontre avec un désir féminin -, la réponse qu'il y fait marque par sa singularité, tout autant que par sa radicalité de refus. Relève-t-elle des coordonnées obsessionnelles classiques et connues ?



« Son regard descendit la pente et, tout au bas, à l'ombre du mur du parc, il vit quelques formes humaines allongées. Ces amours furtives et vénales l'emplirent de désespoir. Il mettait peu à peu en cause la rectitude de sa vie : il se sentait banni du festin de la vie. »[4]

« Il vivait un peu à distance de son corps, considérant ses actes d'un regard oblique et dubitatif. Il avait une singulière habitude autobiographique qui de temps en temps lui faisait composer dans sa tête une petite phrase le concernant et comportant un sujet à la troisième personne et un prédicat au passé. »[5]

Il semble bien que nous ne nous situions pas vraiment dans la dramaturgie de « La fille de Ryan »[6].

[4] James Joyce, *Dublinois*, folio Gallimard, 1974, p.195
[5] *Ibidem*, p.183
[6] «La fille de Ryan » (*Ryan's daughter*), 1970, film réalisé par David Lean

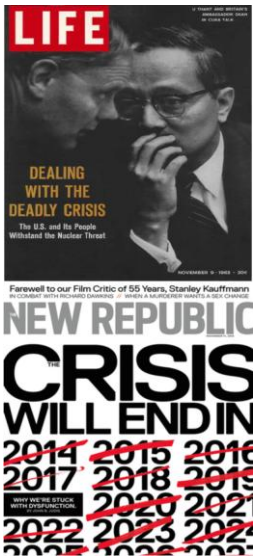
Y a-t-il une régulation de la crise économique ?

Marc Antoine Antille

Le mot « crise » fait référence à une perte d'équilibre que ce soit au niveau psychique, somatique, sociale ou économique. Une crise économique peut provoquer des effets non seulement sur l'individu, mais aussi sur le type de société. Sentiment de honte, d'inutilité, de dénarcissisation chez l'individu. Perte d'espoir pour les générations à venir. Pauvreté, société à deux vitesses et divisions sociales. Réactions paranoïaques, comme le nazisme et le fascisme suite à la crise de 1929[7], ou au contraire mouvements associatifs et solidaires, comme les *Indignés,* par exemple.

Nos sociétés occidentales sont non seulement réglées par un système de valeurs héritées du passé, mais aussi par la logique de la croissance économique. Il y a coexistence de deux systèmes de valeurs différents : l'un mû par une certaine continuité - préséance du *Symbolique* -, l'autre par le changement et les mutations, un individualisme et un appât du gain - préséance du *Réel* et d'une forme de jouissance auto-érotique.

Quelles régulations pour l'un et l'autre système ?



Cet après-midi de séminaire (14/03/15) a permis une confrontation entre deux points de vue opposés. Pour M. Ram Etwareea, journaliste au journal *Le Temps*, le système libéral permet non seulement d'élever le niveau de vie des populations de par le monde et d'apporter un certain bonheur pour tous, mais il est à même de trouver des mécanismes de régulation nouveaux et plus ajustés pour dépasser les crises économiques. L'actuelle mise en place d'une union bancaire afin de freiner l'endettement ou encore un échange automatique des données fiscales entre Etats en sont des exemples.

Au contraire, pour le Prof. Berthoud, professeur honoraire d'anthropologie à l'Université de Lausanne et fondateur avec Alain Caillé de la Revue MAUSS, l'économie libérale porte atteinte à nos sociétés et au lien social. Le capitalisme contemporain est décrit comme une dynamique permanente de crises et d'innovations, avec un impératif de croissance économique et de consommation sans limite, et ce malgré les freins culturels. Investissements et rentabilité sous-tendent un tel système. Et la *loi du marché* avec l'idée d'un calcul rationnel y serait prétendument *naturelle*.

A l'hypothèse d'un *homo economicus*, rationnel dans ses choix, pesant son intérêt propre -hypothèse utilitariste qui expliquerait les phénomènes sociétaux -, s'oppose l'idée du don comme opérateur principal du lien social. Chez Marcel Mauss, le don occupe un tel statut. Et ce statut est paradoxal : le don est gratuit et en même temps un retour est attendu de l'autre. Le don « s'inscrit dans une chaîne, celle qui conduit à *donner, recevoir et rendre* et qui, une fois lancée, s'alimente toute seule

[7] Soulignons que la crise de 1929 est considérée comme une parmi les différentes causes de la 2ème guerre mondiale.

tant que chacun joue à peu près le jeu. C'est précisément ce circuit de dons et de contre-dons qui nous lie les uns aux autres par un jeu de créances et de dettes jamais soldées. »[8]

Pour conclure, tentons une analyse du phénomène économique à partir de la triade lacanienne *Réel-Symbolique-Imaginaire*.

Plusieurs types de régulation sont à l'œuvre en économie. Citons le (néo-) keynésianisme ou simplement la législation d'un pays. Les différents indicateurs économiques permettent, quant à eux, un certain décryptage. Régulation et analyse économiques pourraient être considérées comme une forme de *Symbolique*.

L'image d'un produit ou d'une compagnie, le désir et les fantaisies des consommateurs ou encore l'illusion d'omnipotence de certains traders semblent quant à eux de l'ordre imaginaire et produisent des effets sur l'économie. La dernière illusion en date – le dogme d'une *autorégulation des marchés* - pourrait bien être en partie à l'origine de la crise des *subprimes*[9].

On peut se demander dans quelle mesure les deux illusions précitées ne visent pas à voiler l'angoissante imprédictibilité de l'économie. En effet, certains facteurs sont particulièrement difficiles à quantifier et à anticiper, telles les mauvaises conditions météorologiques dans le cas des crises frumentaires de l'Ancien Régime, telle la géopolitique dans la crise pétrolière de 1973.

Les économistes seraient donc confrontés à une incertitude qu'en terme lacanien on pourrait nommer *Réel* et qu'ils tenteraient d'habiller avec du *Symbolique* et de l'*Imaginaire.*

Ainsi, tout comme l'humain, l'économie serait, elle aussi, un animal pulsionnel que l'on tenterait de prédire et de domestiquer.

"Que veut dire avoir un corps parlant?"

Beatriz Premazzi

Le séminaire d'introduction à la psychanalyse d'orientation lacanienne a été mis en place grâce à Sofía Guaraguara qui depuis longtemps insiste sur le fait que nous devrions ouvrir des espaces pour faire connaître la psychanalyse aux étudiants en psychologie et à des professionnels intéressés par notre discipline.

L'idée de travailler le sujet du corps m'est apparue évidente pour signaler que loin des clichés habituels, notre praxis est axée sur les symptômes actuels et propose une lecture à la fois d'une grande modernité et d'une grande originalité. Nous entendons par "praxis" une pratique qui se reconnaît elle-même par la théorie qui découle de son action.

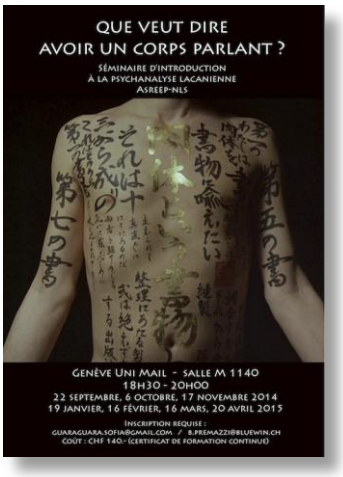
Le sujet était complexe: le dernier enseignement de Lacan, la lecture que Jacques-Alain Miller fait de celui-ci; un axe qui se déplace depuis le symbolique et le signifiant vers le corps et la substance jouissante. Étant donné que le séminaire se déroule à l'Université, nous avons décidé, pour une

---

[8] Jean-Baptiste Foucauld, *Le don anthropologique, fondement de la relation*, in *Revue du Mauss permanente*, 30 décembre 2007 (en ligne)

[9] *La crise des subprimes*, chap. II *La faillite d'un dogme*, in *Encyclopaedia Universalis*, décembre 2014, article écrit par Dominique Plihon

première expérience, d'inviter des psychanalystes connus par leur expérience de la transmission à un public de non initiés, mais qui ont aussi la reconnaissance académique.



Les conférences étaient de haut niveau, mais l'énonciation particulière de chaque intervenant marquait de son sceau la rencontre avec l'autre.

Nous allons recommencer l'expérience et nous avons choisi pour cela d'articuler le moment de rupture épistémologique de Lacan par rapport à Freud : les quatre concepts fondamentaux tels que Lacan les présente dans son séminaire XI. Le programme va s'articuler dans un aller-retour entre les textes freudiens et les concepts lacaniens sur fond de cas cliniques issus de la littérature psychanalytique. L'idée est de travailler un concept par année, en commençant par le transfert. La nouveauté du prochain cours est l'organisation d'une journée clinique comme point d'orgue d'une année de travail.

Que François Ansermet soit remercié dans ces quelques lignes pour son soutien sans faille en tant que professeur de l'Université de Genève et en tant que psychanalyste à cette initiative de notre association.

Notre souhait est d'installer cet enseignement dans la durée, pour qu'il soit un lieu à Genève où l'orientation qui est la nôtre puisse résonner; si cela fait transmission, comme toujours dans la perspective du un par un, nous le verrons avec le temps. Ni position de prestance, ni savoir plaqué, les intervenants seront en position d'analysants, orientés donc par leur propre cure et un travail ardu de lecture des textes pour dégager la logique de la construction freudienne et lacanienne.

Un cahier comprenant les textes des conférences sera distribué aux participants et aux membres de l'ASREEP-NLS comme témoignage d'un travail rigoureux. Vous retrouverez les énoncés sans le corps, mais pas sans l'énonciation singulière des conférenciers, reconnaissable à leur maniement des concepts. Nous nous réjouissons de vous rencontrer nombreux à notre prochain rendez-vous en octobre.

Savoir et réel : montée du corps sur le devant de la scène du monde[10]

Véronique Voruz

Depuis l'époque cartésienne, un certain rapport de l'humain au monde s'est mis en place dans la tradition occidentale. À l'interprétation du monde selon les signes de la volonté divine s'est substituée la méthode scientifique pour la production du sens : les lois de la nature se sont substituées à la volonté de Dieu, et la science s'est employée à transcrire ces lois de la nature en un langage qui nous les rendrait accessibles et nous donnerait donc la maîtrise de la nature, de notre environnement, mais aussi bien de notre être de vivant. La tradition occidentale est donc, depuis 4 siècles, celle d'une maîtrise de ce qu'il y a (de la « réalité ») dans le monde par le savoir. Savoir que l'on peut résumer de la sorte : le savoir est une articulation de mots entre eux qui produit une maîtrise sur ce qu'il y a, une maîtrise du monde par le langage : la nature, le corps, etc. Or aujourd'hui il est clair, pour beaucoup, que cette maîtrise est illusoire, en tout cas pour ce qui relève de l'humain.

[10] Dans « Le corps et la psychanalyse » : texte d'introduction au séminaire Asreep-Nls « le corps parlant », conférence du 22 septembre 2014

Les savoirs qui prennent l'humain pour objet, qu'ils soient scientifiques, philosophiques, psychologiques ou médicaux, sont essoufflés et échouent à rendre compte de tout ce qui cloche dans l'expérience humaine : par exemple, nul ne sait plus ce qu'est l'addiction ? La santé ou la maladie mentale ? La sexualité ? Ils continuent à être appelés à la rescousse pour mettre en ordre, donner du sens à ce qui de l'expérience humaine n'est pas rationnel, ce qui refuse de s'ordonner à un idéal de bien-être. Pourquoi un être humain choisit-il une vie délinquante, passe-t-il à l'acte d'une façon qui défie la raison ? Pourquoi s'adonner à la consommation de substances délétères pour son organisme ? Trop manger ou bien s'affamer ? Se scarifier, se couvrir de tatouages, appareiller son corps de technologies qui feraient d'un humain un cyber-humain, pas très loin d'un super-humain ? Pourquoi mesurer constamment les différentes performances des organes de son corps à l'aide du *quantified self*, et ainsi se traduire en séries statistiques de ses performances vitales ? Ou encore transformer son corps à l'aide de diverses prothèses et substances chimiques afin de rendre ce corps équivalent à l'image idéale de l'homme ou de la femme pour telle ou telle culture ou pour telle ou telle génération? Mais il n'y a plus de réponse convaincante dans les savoirs face à l'évidence que l'idéal de bien-être ne fait plus limite au comportement humain.

Je dirais, ici, que plus le savoir cherche à rendre compte de l'expérience humaine en termes ontologiques, c'est à dire en termes de langage, de savoirs et de choix rationnels, explicables, plus ce qui n'est pas résorbable en ces termes fait retour « sauvagement », sous forme d'excès, d'irruption, de dérèglement, de maladie, de crise ou de crime. Et plus ces savoirs se démontrent impuissants à régler ce qui cloche chez l'humain, plus ils fourmillent, se fragmentent, se relativisent, et prennent valeur de semblant (exemple de la psychiatrie narrative dans le monde anglophone). Les tentatives pour appréhender la réalité humaine à partir des catégories du langage, de résorber l'expérience humaine en mots, eux-mêmes articulés en savoir, ne convainquent plus, et il n'y a pas de savoir qui tienne vraiment la route quant il s'agit de faire avec ce qui du corps fait retour dans l'ordre du discours.

Lire la conférence

Retours sur l'Atelier de criminologie lacanienne 2014-2015 : « La clinique/la pratique confrontée à la récidive, à la répétition et à l'itération : impasses et constructions »

René Raggenbass

La psychanalyse montre que la répétition, l'itération est « fondée sur un retour de la jouissance », une jouissance logée soit dans la chaine signifiante soit hors sens[11]. Dans ce dernier cas, la jouissance incarnée dans un parlêtre « se répète sans rien demander ni rien entendre »[12], elle ne « peut être supprimée par le signifiant, parce que précisément elle n'est pas de l'ordre du signifiant »[13]. Dès lors, comment l'aborder lorsqu'il s'agit de traiter la question du délit et de sa répétition ? C'est ce sur quoi policier, procureur, juge, avocat, agent de probation, criminologue, expert, travailleurs sociaux, soignants et psychanalystes se sont penchés au cours de cette année de travail.

---

[11] J. Lacan, « L'envers de la psychanalyse », Seuil, Paris, 1991, p.51

[12] Jacques-Alain Miller, « l'Être et le Un », 2011, inédit, en particulier les cours 8, 9 et 10.

[13] Clotilde Leguil, « De l'être à l'existence. L'au-delà du désir de reconnaissance chez Lacan », Consecutio Tempotum. Hegeliana/Marxiana/Freudiana, Rivista critica della postmodernita, Anno 3, n°5, ottobre 2013, Roma.

Dans son allocution sur les psychoses de l'enfant, Jacques Lacan soutient que « toute formation humaine a pour essence, et non pour accident, de réfréner la jouissance »[14] et de la relancer, à répétition, comme un refrain du sujet. C'est dans cet entre-deux que s'inscrit le lien social : la Loi. Parce qu'en « fin de compte, il n'y a que ça, le lien social »[15]. Quant à la Loi, l'essence du droit reste de « répartir, distribuer, rétribuer ce qu'il en est de la jouissance »[16].

Traiter la récidive et/ou la répétition, c'est faire en sorte que l'auteur de l'acte passe du statut d'individu acéphale à celui de sujet qui répond de sa position subjective. Cette opération nécessite de faire re-cheminer, re-circuler dans un discours la jouissance fixée sur « un mode de jouir » qui ne s'inscrit pas/plus dans le lien social. Comme l'illustrent les situations présentées par les participants, la mise en circulation dialectisée de la jouissance du criminel n'est pas le fait de la seule psychanalyse.

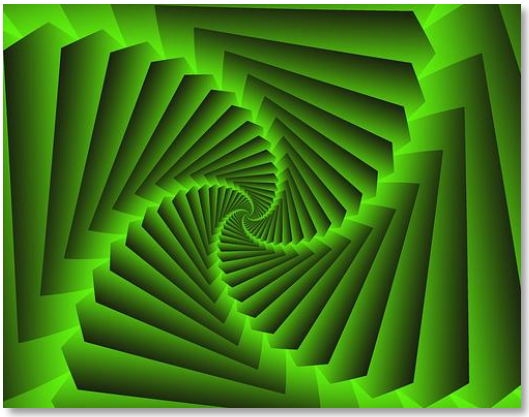
Lire tout l'article

Les vignettes cliniques ont ainsi permis de repérer que tout, dans les actes, n'était pas explicitable, signifiantisable. Qu'il existe dans la récidive, la réitération, une jouissance qui demeure en marge du déchiffrage, qui résiste à la dialectisation d'un travail éducatif, judiciaire et/ou thérapeutique. Il n'y a, dans ces cas, pas d'addition des expériences, pas de compréhension de la logique des actes à partir du symbolique. Les expériences ne leur apprennent rien, probablement parce qu'elles ne font pas symptômes pour le sujet. Cela n'est pas dialectisé dans un transfert, dans une forme qui fait lien social.

Le travail de l'atelier se conclura le 18 septembre 2015 par une conférence publique. Cette année, elle sera produite par le Magistrat honoraire et ancien formateur à l'Ecole nationale de la magistrature à Paris, Mr. Jean-Marie Fayol-Noireterre sur le thème : « Le juge est-il pris dans la récidive, ou se pose-t-il face à une délinquant récidiviste ? ».

L'activité de l'atelier se poursuit dès octobre 2015 autour du thème de « La vérité menteuse ».

Renseignements et inscriptions auprès de rene.raggenbass@hin.ch



A la régalade… (calibre over-blog.com)

Cliquer sur l'image pour lire l'argument

[14] J. Lacan, « Allocution sur les psychoses de l'enfant », 1967, Autres Ecrits, 2001, p.364.
[15] J. Lacan, « Encore », Seuil, Paris, 1975, p.51.
[16] J. Lacan, « Encore » Seuil, Paris, 1975, p. 10.

Séminaire sur « le sinthome », S.XXIII, J. Lacan

Inma Guignard-Luz

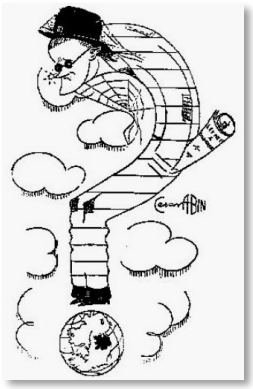
La proposition et l'organisation de ce séminaire émerge d'une question : La dite « Clinique nouvelle », ne participerait-elle pas, et de manière non négligeable du « Y a-t-il du psychanalyste nouveau » ? Peut-il, le psychanalyste lacanien, aujourd'hui, pratiquer la même psychanalyse, avant et après la rencontre de Jacques Lacan avec l'œuvre Joycienne ?

Le Séminaire XXIII est souvent décrit comme essentiellement clinique ; il l'est, en effet, d'un bout à l'autre. Tant depuis l'intérêt qu'a supposé pour Lacan la rencontre avec l'artifice Joycien, sans Autre pour s'articuler au monde ; comme de par ses conséquences dans la réorientation de la clinique psychanalytique : le remaniement entrepris par Jacques Lacan de certains concepts opératoires dans la clinique, qui nous obligent à la repenser.

Une question reste ouverte : au-delà de la référence au dernier enseignement de Lacan, les psychanalystes, dans notre pratique, avons-nous vraiment tiré les conséquences de l'énormité de l'affirmation de Lacan : « Tout le monde délire » ? C'est-à-dire : Y compris les névrosés, Y compris les psychanalystes ?

Si Lacan, dans le Séminaire XXIII, met les psychanalystes au défi de s'enseigner de l'évènement de l'artifice Joycien ; les quatre analystes membres des différentes Ecoles de l'AMP, Antoni Vicens, Patrick Monribot, Jean-Louis Gault, Miriam Chorne, que nous avons invités à travailler avec nous les questions brûlantes d'actualité qu'ouvre ce séminaire, ont, un à un, accepté de relever le défi avec nous ; non seulement avec conviction, mais avec l'art propre à chacun.

Bien que se tenant chacun, sur l'axe de l'orientation transmise par Jacques-Alain Miller, concernant le dernier enseignement de Lacan, nous avons bénéficié et participé à un nouvel éclairage, à chaque fois. *Lire la suite*



James Joyce par César Abin

Cliquer sur l'image pour
lire l'argument

La Suisse à l'heur des cartels

Violaine Clément

Lacan a-t-il voulu faire école ? Seul dans sa relation à la cause psychanalytique[17], il n'avait pas choisi, à l'instar de Freud, le secret, l'anneau donné par le maître à celui qu'il estimait digne de le suivre, mais désirait, en visionnaire qu'il a toujours été, une organisation circulaire, seule capable de lutter contre toute forme de chefferie. Les psychanalystes se voient donc invités par Lacan à travailler, « un travail de base », mais pas seuls, et à se soumettre à « un contrôle interne et externe ». Quiconque prétend s'autoriser de son acte accepte de le soumettre à l'épreuve de la critique et du contrôle par quelques autres. C'est ce que permet « l'élaboration soutenue dans un petit groupe », qui s'appelle le cartel. Lacan allait assez loin en déclarant : « On adhérera à l'Ecole en s'y présentant en un groupe de travail constitué comme nous l'avons dit ». L'Ecole n'a jamais appliqué cette idée, même du vivant de Lacan. Toutefois, s'il ne suffit pas de s'inscrire dans un cartel pour devenir membre de l'Ecole, cet organe de base est indispensable à la vie de l'Ecole.

Le 14 février 2015, de nombreux membres de l'Asreep-Nls se sont réunis à Lausanne pour répondre à cet appel de Lacan. Ce premier Quart d'heur des cartels fut pensé comme augural d'une série. Sur le thème proposé par Frank Rollier[18], « l'Autre à l'écart », nous avons entendu comment chacun de nous peut décider de pousser la porte, « d'un coup de pied », pour entrer, en corps, dans ce mouvement qui répond, qui se fait responsable de « ce trou dans le savoir qu'est l'Ecole ». Si rien n'empêche qu'il y ait des analyses, des séminaires, des cercles, des enseignements, des contrôles, le cartel prend place au cœur du tourbillon vivant qui se crée autour de l'axe de rotation que constitue l'adresse à l'Ecole.

Les quarts d'heur suisses peuvent, pour autant que chacun de ceux qui s'y risquent choisisse d'orienter son travail vers l'école autour d'un point de réel qui le concerne, constituer une dynamique fluide, circulaire, dont certains effets sont déjà visibles sur le site de l'Asreep-Nls. On peut inscrire en Suisse aussi son travail en cartels, et on peut espérer que ce travail de base devienne, au fil du temps, toujours moins confidentiel.

Comme nous l'a rappelé Lilia Mahjoub au congrès de la NLS, le transfert ne demande qu'à s'établir, ajoutant « Il me paraît temps que les psychanalystes réfléchissent au manque de transfert ». Parions que des textes toujours plus nombreux seront donnés à lire, et susciteront auprès de ceux qui les liront le désir de s'inscrire avec quelques autres dans cette dynamique joyeuse, chacun répondant pour l'Ecole de sa place d'analysant, voire d'analyste.

---

[17] *Acte de fondation du 21 juin 1964*, publié dans *Autres Ecrits*, http://www.amp-nls.org/page/fr/59/acte-de-fondation

[18] http://www.asreep-nls.ch/wp-content/uploads/2010/05/Frank-Rollier.pdf

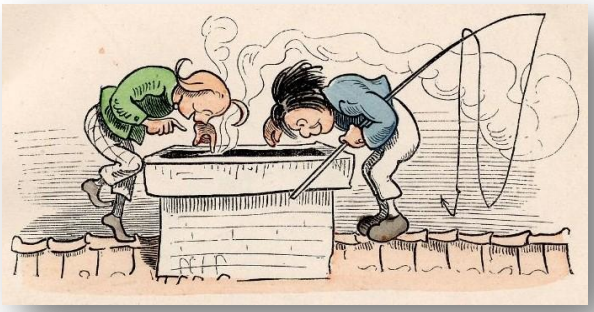
Champ freudien

Groupe Cereda Suisse « Max und Moritz »: Une année de travail et de rencontres

Frédéric Pacaud, responsable du groupe Cereda Max und Moritz
Ludovic Bornand, co-responsable du groupe Cereda Max und Moritz

Le groupe Cereda « Max und Moritz » s'est réuni régulièrement chaque mois. Changement de lieu en passant de l'Unité de Crise au cabinet de Sandra Cisternas, route de Lausanne, mais pas de changement d'ambiance. Chacun au travail, à sa manière à partir de textes et de présentations cliniques au sein desquelles étaient présentés des cas d'enfants et d'adolescents avec comme fil conducteur la psychanalyse d'orientation lacanienne. A la rentrée 2014 nous avons gardé comme appui le séminaire VI. Nous avons également saisi le mouvement qui nous orientait vers les Journées de l'Institut de l'Enfant du 21 mars 2015 à Issy-les-Moulineaux. Interpréter l'enfant, thème dont chacun a pu se saisir notamment à partir de la contingence et de la surprise. S'arrêter, saisir, interpeler le dire de l'enfant, ses trouvailles.

Le ton était donné, lors de cette rentrée 2014 avec la présentation d'Hélène Bonnaud de son livre « L'inconscient de l'enfant ». Soirée qui s'est déroulée à la Librérit à Carouge en partenariat avec l'Asreep-Nls et durant laquelle H. Bonnaud a pu présenter son ouvrage avant de répondre de manière vivante et engagée aux nombreuses questions donnant ainsi le ton à la conversation. Un temps de dédicace a ponctué cette magnifique soirée. En effet, l'auteure est venue témoigner de la manière dont la psychanalyse donne une dimension de vérité à ce qui est vu comme un dysfonctionnement et le saisit comme une manifestation de l'inconscient. Plusieurs soirées nous ont ensuite réunis, avec des présentations cliniques de Sandra Cisternas, Frédéric Pacaud, Serge Guetta, Ludovic Bornand et Anne Edan. Au fil de ces présentations, les lectures théoriques de Sandra Cisternas et Béatriz Premazzi sont venues nouer autrement ce qui émergeait de nos échanges à partir de la clinique. Par exemple, le « rêve de la petite Anna » repris par Lacan dans le séminaire VI nous a permis de resituer la question de l'énoncé et de l'énonciation, toujours à partir des présentations cliniques.



Une soirée exceptionnelle « Somme-nous tous victimes ? » a été organisée par le Cereda en collaboration avec l'Asreep-Nls le 1er juin 2015 avec trois présentations cliniques, de Marie Félix Nieto, Frédéric Pacaud et Ludovic Bornand. Le terme « Victime » soutenait cette soirée préparatoire au prochain congrès Pipol 7. Sandra Cisternas a présenté la soirée et François Ansermet a ouvert la discussion en questionnant le statut du terme victime entre signifiant et signe de quelque chose pour quelqu'un. En rappelant l'énoncé de Lacan, François Ansermet a souligné l'importance de savoir ignorer ce que l'on sait, ouvrant ainsi sur les déclinaisons de l'éthique : éthique du particulier, éthique du non-savoir, éthique de la rencontre et éthique de la solution. A suivi un temps d'échange animé, ouvert, orienté notamment par cette formule proposée par François Ansermet de « psychanalyse décalée » mettant l'accent sur la question de l'intervention « à côté », référence au pas de côté nécessaire notamment lorsqu'il s'agit de situations pour lesquelles le terme victime vient figer ce qu'il en est de l'identité. En effet, dans ces échanges il a été question de la manière dont l'identité ne suffisait pas à contenir la pulsion.

Pour cette rentrée 2015 le groupe Cereda poursuit dans cette lancée de travail et de rencontres en proposant une journée qui aura comme invité Daniel Roy. En effet, le 28 novembre 2015 le groupe Cereda l'a invité à Genève dans la perspective de la IVe journée de l'institut de l'enfant en 2017. Sur le thème fille garçon, nous partirons du texte de Freud des théories sexuelles infantiles et du séminaire de Lacan « D'un discours qui ne serait pas du semblant ». La matinée du 28 novembre sera ouverte à tous et l'après-midi consacré au groupe Cereda avec 3 cas cliniques présentés par ses membres. Néanmoins, il sera possible d'y participer sur inscription auprès de son responsable. Ainsi, les travaux de présentations resteront notre priorité en lien avec le thème de la journée afin de proposer certains de nos cas lors de cette journée et de faire vivre Diagonal agenda et le blog.

Le groupe Cereda, constitué actuellement de 8 personnes, reste ouvert à toute personne intéressée et nous nous réjouissons du travail à venir, auprès des enfants et des adolescents, orienté par la psychanalyse lacanienne.

Coin lecteur

« L'être et le genre Homme/femme après Lacan» De Clothilde Leguil

Lu par Anne Edan

Cet ouvrage traite des questions relatives au genre auxquelles Clotilde Leguil va faire entendre les résonances philosophiques, politiques, sociologiques, historiques pour mieux définir ce qu'il en est de l'énigme du genre pour le sujet et la psychanalyse.

Qu'est-ce que c'est la différence homme-femme ? Qu'est-ce que c'est un homme ? Une femme ? Qu'est-ce qu'une mère attend de son fils ? Qu'est-ce qu'un père attend de son fils ? Qu'est-ce qu'une fille comprend de sa mère ? Etc.

La psychanalyse ne résout pas ces questions. Ce sont ces questions pour un sujet qui mènent à la psychanalyse, et celle-ci accepte d'y faire face et de bien les entendre.

Commencer une analyse permet le pas de côté pour se détacher d'un « discours qui transforme le sujet en échantillon d'un groupe », puis propose de rendre accessible le « détachement à l'égard des normes existantes afin d'aborder le continent du désir et de la jouissance, qui renvoie chacun à sa part d'excentricité et d'anormalité irréductible » (p.93).

L'auteure documente son propos de références philosophiques, sociologiques et cinématographiques. Ainsi, nous suivons le trio de «certains l'aiment chaud» avec Sugar-Marilyn, Joséphine-Tony Curtis et Daphné-Jack Lemon sur l'expérience ou la mascarade d'être une femme. Camilla Rhodes et Diane Selwyn, dans les virages qui mènent à « Mullholand Drive », illustrent aussi le miroir qu'elles sont l'une pour l'autre. Jasmine quittant ses attributs du féminin d'artifice, dans son

égarement, dans son entêtement, pas folle-du-tout, reste fidèle à cet illimité de la jouissance féminine dans « Blue Jasmine ».

Elle prend ses distances avec les modèles sociologiques ou politiques des «études de genre» de Wittig et Butler ou Laqueur, au passage en reprenant les lectures erronées de la psychanalyse que ces auteurs ont pu proposer et définit ce que deux philosophes féministes telles que E. Badinter ou C. Agazinski articulent entre féminité et maternité.

Du côté de la psychanalyse, Clotilde Leguil développe l'énigme du féminin, énigme de leur désir en particulier qui valut aux femmes nombre de stéréotypes. Rappelant par là que «la femme n'existe pas», elle revient sur le lien intime qu'une femme entretient à la maternité ou au potentiel de la maternité, sans pouvoir bien, en psychanalyse, faire de chronologie psychique qui ferait passer de la fille, à la femme, puis à la mère. «La femme peut être sans la mère, mais la femme peut être aussi au-delà de la mère» (p.118).

Enfin, l'auteure nous propose de suivre des parcours et des solutions singulières sur le choix courageux de tenter de fuir son destin. Ce choix cependant, au-delà de ce courage d'y faire face, ne peut effacer l'indélébile trace, l'indélébile marque dans le corps, dans la voix, dans le regard, dans tous ces objets pulsionnels de la scène du fantasme où jalousie, colère éruptive, détresse insondable font retour. Elle développe l'enseignement tiré au cas par cas par Catherine, Delphine, Edouard, Guillaume ou Pascal. Ainsi, ces sujets pris dans les affres de la question du genre, affrontent ce que c'est être une femme, être ou ne pas être une mère, être la fille d'une mère à travers les romans d'autofiction de Catherine Millet ou de Delphine de Vigan. Ces parcours marqués par un Autre dont il s'agissait pourtant de se faire reconnaître (un père, une mère, un couple de parents), ont paradoxalement permis à ces sujets hors norme de définir leur genre propre. Elle explore aussi la destinée d'homme, d'Edouard Louis, de Pascal Bruckner ou de Guillaume Gallienne qui chacun a affronté la question douloureuse de ce que c'est d'être l'homme qu'ils sont, aux yeux de leur père pour les deux premiers, aux yeux de sa mère pour G. Gallienne.

Ainsi, tout au long de son livre, Clotilde Leguil chemine de l'insoutenable légèreté de l'être à l'inquiétante étrangeté du genre.

L'un et l'autre n'ont pas, pour la psychanalyse, de définition anatomique ou sociale qui tienne. La nostalgie de clarté du «genre straight» du temps où l'on croyait en une nécessité du genre et sa logique déterministe ne tient plus devant une logique de la rencontre, devant le régime de la contingence. Le mélange des genres est alors possible sinon inévitable. Le genre devient hors norme, les rôles d'homme et de femme ne sont plus ce qu'ils étaient. Pourtant, un parfum de femme subsiste au-delà des clichés permettant à Clotilde Leguil en guise d'épilogue de son essai, de définir le genre comme une nouvelle étoffe de l'être, comme l'«interprétation singulière d'un sujet sur son être sexué». (p.211)

L'inconcevable de la procréation

Carlo Delli Noci
Mathilde Morisod-Harari

Un vient de deux. Un père, une mère, un enfant : trois personnes sur la photo de famille. Voilà le paradigme qui vole en éclat par l'action de la procréation médicalement assistée, tout comme cet autre énoncé proverbial qu'on considérait jusqu'alors comme indissoluble : *Mater semper certa* (*pater nunquam*). Dans cet ouvrage, François Ansermet nous fait découvrir que de nos jours, dans cette époque d'avancées scientifiques et technologiques hyperrapides, la procréation médicalement assistée nous confronte au mystère de l'origine, thème déjà richement abordé dans un précédent ouvrage. Les parents se multiplient, qu'ils soient hétéro/homo/mono ou porteurs d'une pathologie génétique, pour soutenir la cause de la procréation assistée, la lutte à la vie (ou à l'injustice de la mort). Les trajectoires que François Ansermet affronte autour de la question de la « fabrication des enfants », sont multiples. De ce qui reste de la sexualité au rôle du père et de la mère, de la procréation à la prédiction ; comme dans un canon de Bach, François Ansermet nous enseigne les enjeux du devenir de la Science en utilisant en contrepoint les mythes, anciens et modernes.

Un vient de deux, déclinaison d'un désir qui change avec cette hétérogénéité parentale. Supporté par une augmentation entropique des possibilités promises par les technologies médicales, l'auteur nous fait voyager, accompagnés par le vertige du glissement sémantique qui va du désir au droit, au tout tout de suite. Les enfants, devenus les enfants de la science, sont revendiqués comme des droits. Ils sont fils d'une certitude - celle promise par le progrès médical - plutôt qu'inscrits dans les mystères et les ambivalences du désir, trop incertain et anachronique pour être assumé. Il y a comme un saut de passage : l'allégorie, le fantasme semble ne plus tenir comme explication plausible. Le vertige est donc assuré par les promesses de la Science. Seuls les mythes viendraient en secours pour nous rappeler les risques (ou les échecs) de cette inflation du désir à tout prix. Partant de Prométhée, en passant par Amphitryon, pour arriver à Victor Frankenstein, ils nous rendent attentifs au destin de l'homme quand il cherche à maitriser l'origine de la vie par la promesse d'une réalité qui tente d'effacer l'impossible à travers la fabrication de combinaisons possibles et génétiquement prédictibles. Et alors la question surgit spontanément : si pour Lacan le mythe, moyen de transport de l'imaginaire au symbolique, traite l'inatteignable du réel, pouvons-nous attribuer une nouvelle fonction, « mythique » à la Science ?

Dans ce livre qui nous parle de l'inconcevable de la procréation plutôt que de la conception, François Ansermet nous expose le fait que, malgré la promesse de la médecine prédictive, il ne s'agit pas de fabriquer la vie de façon nouvelle, mais d'être, en réalité, une fois de plus en face de l'impensable, de cet « inconcevable » de l'origine. La nouveauté réside alors plutôt dans la manière - celle-ci inédite - de réaffirmer la limite du symbolique face à l'origine. Et surtout de rester libre face aux moyens de conception dont chacun est ou sera issu.

Il faut souligner enfin la force de l'écriture de François Ansermet, sa rapidité, sa fluidité et son accessibilité : ce livre peut s'adresser à un large public sans renoncer toutefois aux concepts fondamentaux de la psychanalyse lacanienne. Comme dans un roman d'Umberto Eco, on y retrouve sagement dosés, différents niveaux de lecture : il y a d'abord l'histoire (particulièrement intrigante), puis le vertige « allégorique », pour finalement atteindre le gradient éthique auquel on doit rendre compte. Une question romantique surgit cependant en refermant cet ouvrage passionnant : il n'y pas, dans ce livre, un chapitre sur l'amour et la procréation. Pour ceux parmi nous qui y croient

probablement encore, cette page pourrait rester blanche, comme pour restituer un espace à cet inconcevable de l'origine.

Si ce thème vous intéresse, vous trouverez ci-dessous deux entretiens de François Ansermet diffusés sur la Radio Télévision Suisse :

Le grand entretien
http://www.rts.ch/espace-2/programmes/le-grand-entretien/6840536-le-grand-entretien-du-19-06-2015.html#6840535

Haute définition
https://www.rts.ch/la-1ere/programmes/haute-definition/6883464-haute-definition-du-28-06-2015.html

Et l'émission de Frédéric Taddéi, social club sur Europe 1
http://www.europe1.fr/emissions/europe-1-social-club/europe-1-social-club-060715-1365392

Pour conclure, trois extraits de films projetés lors du congrès NLS « Moments de crise » et qui nous emmènent…

« Bienvenue à Gattaca »
A. Niccol, 1997

« Le mépris »
J.-L. Godard, 1963

« Un Divan à New-York »
C. Akerman, 1996

… Vers les 45èmes journées de l'ECF « Faire couple »

Nous remercions

Sasha Martin, étudiante au collège en option dessin et arts visuels, pour ses photos du congrès qui restituent avec délicatesse l'atmosphère studieuse et festive de l'évènement

Ainsi que

Léonard Ngabu Kabondo, informaticien, pour son support technique et sa collaboration attentive au bulletin électronique de l'Asreep-Nls.

Pour tout renseignement sur le bulletin, vous pouvez contacter:
Dominique Martin : dominiquemartin.guidini@hotmail.com